

héroïne, je vous lirai un portrait moral, peint par elle-même, dans une lettre adressée à son père, alors qu'elle avait dix-huit ans :

« J'aime beaucoup toucher à tout, cela multiplie les jouissances, et grâce à cette espèce de système, j'écoute avec plaisir, tantôt une grave conversation, tantôt une folie. Après avoir raisonné et déraisonné avec des vieux, je cours avec des enfants ou je joue avec des chiens et des chats. Je regarde avec admiration un beau tableau, j'écoute une belle musique avec grand plaisir, et cela ne m'empêche pas de me faire accompagner par un mirliton et d'en rire de tout coeur. Enferme-moi avec des livres sérieux, j'étudierai ; avec des pasquinades, je rirai toute seule. Enfin je suis aussi disposée à raccommode des bas qu'à lire les bouquins les plus enfumés et les plus savants. N'importe où j'irai je trouverai à m'occuper... »

« Une seule chose m'est tout à fait étrangère ; c'est d'aimer la compagnie des gens stupides et ignorants : mais ce qu'il y a de plus agréable au monde, à mon avis, c'est d'être entourée de gens instruits, bons, spirituels. Ce bonheur-là ne m'a jamais manqué, et je fais des vœux pour l'avoir toujours... »

La jeune fille avait pourtant un chagrin, un de ces regrets irréparables, qu'elle communiqua un jour à son père, elle déplorait être une femme !... C'est le seul reproche que nous puissions adresser à Mme Lavergne, et pardonnons-lui, car c'est un peu l'ambition de toutes les jeunes filles, qui s'imaginent qu'être garçon est le comble du bonheur et de la liberté.

Mlle Ozaneaux avait une raison bien juste pour motiver ce regret.

Tournant toutes ses aspirations vers la science, elle aurait voulu devenir un savant—mais une savante ? —elle avait peur des bas-bleus. Dans la suite, elle prouva éloquemment qu'une femme peut donner toute la mesure d'un grand talent littéraire, sans tomber dans cette catégorie d'écrivains prétentieux et souvent ridicules, que l'on nomme, avec un parfait dédain, les bas-bleus. Les intelligents ignorants appliquent ce titre à toutes les femmes qui écrivent, ce qui est une sottise erreur—pas très regrettable, car enfin, les vrais intellectuels ne doivent s'occuper que de l'opinion des gens d'esprit.

A une fête de mariage, Mlle Ozaneaux rencontra un jeune artiste, intime de Lacordaire, et qui se sentait attiré vers l'ordre des Frères Prêcheurs, dont l'éminent religieux était le supérieur. Avant de franchir ce grand pas, un sien ami voulant le retenir dans le monde, lui tendit le piège—sous les traits d'une ravissante jeune fille, douée, intellectuellement, d'une manière admirable.

M. Claudius Lavergne et Mlle Julie Ozaneaux avaient deux âmes d'artiste ; l'étincelle d'amour jaillit de leurs coeurs et peu de temps après la première rencontre, ils s'épousèrent.

L'ÉPOUSE ET LA MÈRE

Mme Lavergne fut une femme admirable, et donna l'exemple de toutes les vertus. Elle avait épousé un artiste, et elle comprenait que son dévouement devait favoriser le génie de son mari et lui donner l'essor. Ayant elle-même le vrai sentiment du beau, elle saisissait les idées de l'artiste, et celui-ci avait la douceur de sentir cette âme aimée vraiment sœur de la sienne. Quel rêve idéal de marcher ainsi dans la vie, et de voir se dérouler, dans un flot d'ambour, les merveilles de l'art, immortalisées sur des toiles admirables, et de fixer par la pensée en des pages bien senties toute la poésie idéalement douce et pure.

Dans une lettre écrite à son fiancé, la veille de son mariage, nous lisons les lignes suivantes :

« Aimez-moi bien, dit-elle, mais pas seulement comme votre femme ; aimez-moi comme votre amie, comme celle dont l'intelligence peut vous comprendre. C'est là la meilleure part, voyez-vous, celle que rien n'enlève ».

Puis, esquissant son rêve de vie intime, elle trace au jeune homme un tableau de leur foyer : « Je veux que mon mari, en rentrant, trouve toujours sa maison

en ordre, sa femme parée pour le recevoir, son dîner prêt et bon. Vous riez, mon ami, et moi aussi, mais cela est sérieux au fond. Il y a des femmes assez sottes pour mépriser tout cela ; mais je ne suis pas de cet avis, et je sais que les contrariétés de chaque jour aigrissent à la longue le meilleur caractère. Et puis, je connais des dames qui n'ont d'autre conversation avec leurs maris que les embarras domestiques. Je ne veux pas être ainsi, et quand je parlerai ménage, parlez-moi politique, cela me rappellera à l'ordre ».

Malheureusement pour les maris, beaucoup de femmes adorent causer politique... et alors cette grande ressource leur échappe.

Ce qui m'a frappé le plus dans l'étude de Mme Lavergne, c'est cette amabilité constante qu'elle apportait à son mari, ne reculant devant aucun ennui pour l'aider et le soutenir. Aussi, lorsque M. Lavergne donna un développement à son art, en peignant ces merveilleux vitraux d'un coloris riche et doux, dans son atelier de la rue d'Assas, la voyons-nous, vaillante, s'installer aux côtés de son mari, et là, bravement, avec un sourire sur ses lèvres fines, elle alignait des chiffres, surveillant elle-même toute la comptabilité. Elle avait un esprit supérieurement doué : dans l'âme,



Mme Marie-Julie Lavergne

les plus nobles aspirations, mais dans le coeur, elle avait aussi le sentiment de la vraie délicatesse, et elle comprenait que la plus grande gloire d'une femme est toute entière dans l'accomplissement de son devoir.

* *

Bientôt, nous voyons la jeune femme se pencher, toute émue, sur un berceau, et prendre dans ses bras la petite créature qui est venue mettre son profil d'ange dans ce coin de paradis terrestre. Quelle mère douce et parfaite fut cette femme d'élite que Dieu avait créée d'un sourire et qui personnifia sur terre toutes les grâces !

Elle adorait les enfants, et elle en demandait beaucoup au Ciel. Neuf fois son vœu fut réalisé, et à chaque nouvelle naissance, la joie la plus grande régnait, dans le cher ménage toujours étroitement uni par la meilleure des tendresses.

On retrouve dans la correspondance de Mme Lavergne des lignes vibrantes d'amour maternel ; elle dit la grâce enfantine de ses mignons, elle raconte l'emploi de leurs journées et de quelle façon elle tournait ces petits esprits vers le bien. La mère dévouée se fit institutrice, et dirigea longtemps l'éducation de ses enfants, sa tendresse éclairée s'effarouchant d'influences étrangères sur ces petites âmes si belles.

Avec quel zèle admirable elle veilla toujours sur eux ! L'aîné, selon une nouvelle loi militaire, dut s'engager pour un an dans un régiment de ligne. Noël Lavergne était l'aide le plus précieux de son père. Nature d'artiste, pieux et sensible, il devait se trou-

ver singulièrement mal à son aise parmi les soldats. Il en éprouva une tristesse, communiquée à sa mère qui lui écrivit tous les jours pour le réconforter et lui montrer sa nouvelle vie sous une couleur plus séduisante, expliquant tout, faisant ressortir le bon même du mauvais avec un tact délicieux.

Tout avait souri jusqu'ici à l'heureuse mère, mais elle avait son calice de douleurs à boire, et elle le vida, avec sa résignation de chrétienne.

C'est dans son amour maternel qu'elle fut frappée, et mère de douleurs, elle vit agoniser cinq de ses enfants. Celles d'entre vous, Mesdames, qui ont vu les gouffres désolants engloutir une part d'elles mêmes, celles qui, sur les petites lèvres décolorées, ont voulu, dans un souffle d'amour, faire passer leur âme, pour ranimer les petits corps inertes et bien froids ; celles qui ont crié de douleur, en serrant une dépouille glacée sur leur poitrine, dans une caresse où elles mettaient une sorte de fureur : passion de la lionne qui ne veut pas qu'on lui enlève ses petits, oh ! celles-là, comprendront tout ce qu'il y avait d'horriblement douloureux dans les deuils successifs qui vinrent frapper cette tendre mère.

* *

Mme Lavergne était une grande Française, une patriote à l'âme ardente, au courage indomptable, une vaillante à qui la lutte ne faisait pas peur, et bravement, aux jours de 70, pendant cette guerre néfaste qui désola la France, nous la voyons remplir son devoir avec un héroïsme admirable.

Lorsque la guerre fut déclarée, elle y applaudit fièrement en vraie fille de la belle France. Elle écrivait à une de ses enfants, religieuse :

On ne parle que de la guerre avec la Prusse, elle est, dit-on, déclarée de cette nuit, et paraît fort populaire à Paris. Hier et avant-hier jusqu'à minuit, les boulevards ont été couverts d'une foule immense. On portait des drapeaux, on criait : A Berlin ! A bas la Prusse ! Vive la guerre ! A bas Bismarck ! Et toute femme que je suis, ma fille, je suis contente que le sentiment national se réveille.

« Laisser un Prussien devenir roi d'Espagne, cela n'est pas supportable ». Et elle terminait par ces mots : « Mieux vaut cent fois une guerre juste qu'une paix déshonorante ».

Son mari, ses fils, firent brillamment leur devoir dans les rangs de l'armée, et elle-même ne resta pas spectatrice inactive de toutes ces luttes sanglantes. Elle dressa une ambulance dans sa propre maison, et, vaillamment, elle se consacra aux pauvres blessés.

Lorsque l'on bombardait Paris, Mme Lavergne resta à son poste, prenant toutes les mesures nécessaires pour sauvegarder les siens.

Et pendant les mois de la Commune, cette héroïque Française accomplit des miracles de dévouement et de bravoure, et tint tête au danger avec un courage inouï.

MADELEINE.

La fin au prochain numéro

CARNET MONDAIN

Joli mariage, à Saint-Louis de France, lundi dernier, 5 août, M. Théo. David, entrepreneur, conduisait à l'autel Mlle Blanche, fille de M. Napoléon Sabourin, imprimeur-éditeur, autrefois propriétaire du MONDE ILLUSTRÉ. La bénédiction nuptiale a été donnée par le Rév. M. Larocque, curé.

Pendant la cérémonie, on entendit de jolis morceaux de chants, exécutés par des amis de M. David.

Le déjeuner fut servi chez M. Sabourin, où une franche gaîté ne cessa de régner qu'au moment où l'heureux couple partit pour un voyage au Saguenay. Les vœux de bonheur et les cadeaux de l'amitié ont abondé autour des jeunes épousés, et nous nous plaignons à y voir un présage de durable félicité.

Tous nos compliments de circonstance.

L'homme qui possède le coeur d'une femme sincère est plus que millionnaire.